

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 30

Artikel: Lo choléra
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188313>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nous avons donc demandé à M. le directeur Drully de nous changer notre propriété contre une autre plus rapprochée et plus chaude, et il nous en a accordé une, située à une journée d'Angol, et à cinq heures de Collipuli, grande ville industrielle.

Cette propriété, dont une bonne partie est déjà cultivée, est très belle, au bord d'une rivière et sur la route d'Angol à Victoria. Nous l'avons louée à une personne qui l'exploitera à notre place pendant quelques années, après quoi nous en reprendrons possession.

Nous sommes à côté de nos amis de Lausanne; nos affaires vont très bien: il y a toujours du travail, et les habits se paient de 200 à 250 francs. Louis est à Santiago, chez un ingénieur, pour tenir compagnie aux enfants.

Notre projet est de gagner de l'argent en ville pour bâtir plus tard une maison sur la propriété. On construit à très bas prix, les maisons étant toutes en bois ou en terre, et à un seul étage, en raison des tremblements de terre. Faire clôturer et se retirer sur la propriété pour y élever des troupeaux, c'est la chose qui coûte le moins et qui rapporte le plus.

Nous sommes tous heureux et contents d'être venus ici, où il n'y a cependant pas beaucoup de distractions. Il n'y a que la fanfare des soldats, qui se rend chaque dimanche à l'église, où elle remplace les orgues. Ici, on ne prêche pas, ce sont toujours de petites messes et il n'y a aucun banc dans le temple.

Suivent des réflexions d'un caractère intime, des confidences à des parents et amis de la famille, que nous nous dispensons de reproduire.

Baromètre à la campagne.

Lorsque vous êtes à travers champs, voulez-vous être renseignés sur les variations atmosphériques? Prenez le baromètre du cultivateur.

Avant la pluie.

Les hirondelles rasant la surface du sol.
Les lézards se cachent.
Les oiseaux lustrent leurs plumes.
Les mouches piquent fortement.
Les poules se grattent et se vautrent dans la poussière.
Les poissons sautent hors de l'eau.
Les canards et les oies battent des ailes, crient et se baignent.

Les bêtes à cornes mettent le nez au vent pour aspirer l'air, puis se rassemblent en troupeaux aux angles des prairies ou à l'ombre, en plaçant leur tête en arrière du vent.

Les ânes braient longuement et fréquemment et secouent les oreilles.

Les chiens paraissent engourdis.

Les coqs battent des ailes et chantent à des heures inaccoutumées.

Les paons crient du haut des arbres.

Les moineaux s'assemblent en troupes nombreuses, à terre ou dans les haies, et poussent tous ensemble des cris incessants.

Les grenouilles coassent.

Les rouge-gorges s'approchent des habitations.

Les abeilles quittent avec défiance leurs ruches et ne s'en éloignent guère.

Les fourmis transportent activement leurs œufs.

Les grosses espèces de limaçons et d'hélice font leur apparition.

Quand le temps va être beau.

Les stipules et les cousins volent, le soir, en colonnes nombreuses qui s'élèvent dans les airs.

Les rainettes qu'on tient dans un bocal s'élèvent sur de petites échelles.

Les signes suivants indiquent un vent prochain.

Les bêtes à cornes font des sauts et secouent brusquement la tête.

Les moutons deviennent folâtres et buttent leur front.

Les pores transportent de la paille dans la bouche, crient et secouent la tête.

Les chats grattent les arbres et les pieux.

Les oies essaient de voler en étendant leurs ailes.

Les pigeons claquent fortement des ailes en volant.

Les pies se réunissent en petites volées et jasant entr'elles.

Coiffures de dames à Paris et coupes de cheveux.

Il ressort d'une statistique récente que le nombre de coiffures de dames pour soirées, s'élève chaque année, à Paris, au chiffre de 1,378,614. Que de jolies têtes brunes et blondes là-dedans!

Les coiffures simples, sans fioritures, ne vont pas au-delà de 427,927, mères de famille, dames de comptoir, dames de magasin, etc.

Quant aux coupes de cheveux pour hommes et enfants, le nombre en est effrayant! Il atteint bon an mal an, le chiffre de 13 millions 851,884 francs. Il ne faut pas moins de 297,000 francs pour le repassage des ciseaux.

Et les barbes! Voilà un produit. La statistique les porte à 110 millions 884,088 francs, sans compter les coups de fer, les frictions, etc.

Cela explique facilement pourquoi et comment bon nombre de coiffeurs ont des liasses de 3 pour 100, une maison de campagne, et même un château aux environs de Paris.

Paris est l'endroit du monde où l'on gagne le plus en rasant les autres!

Lo choléra.

Parait que cé choléra que lè met ti avau pè Toulon et pè Marseille est bin lo choléra mortibusse et na pas l'autro, coumeint desont clliào z'apotiquières dè pè Paris que monsu Ferry, lo Jules, lài avai einvoyi po savai cein qu'ein irè. Cein est venu, s'on dit, dè pè lo Tonquien, iò vo sèdè que lè Français sont z'u fotemassi po eimbètà lè Chinois; mà mau lào z'ein a prài, kà parait que clliào pays dè per lè àotrè ont dâi carrières dè microbes, que cein est tot bounameint dè la granna dè choléra; et quand lè

Chinois et lè Tonquinchinois ont vu que lèo z'ar-bèlettès et lèo crouïons ne poivont rein contrè lè pétairus dâi Français, l'ont crebliâ cauquies quâterons dè cliâo microbes, l'ont tserdzi avoué, et erac! l'ein ont eimpouésenâ lè mobliots, et cliâo que châi sont revenus ein ont met âi z'autrès dzeins, que chaisont coumeint dâi motsès, kâ cliâo microbes, c'est lo philoxéra vastatri dâi dzeins.

Ma fâi, du que cé choléra a z'u dzernâ pè Toulon, lè dzeins ont z'u 'na gruletta què lè fâ dècampâ tot coumeint lè dzenelhiès quand le vayont lo bounosé, et on a fè veni dè pè la Prusse on certain Koque, que l'est lo màidecin dâi z'Allemagnès, que lèo z'a de cein que faillâi fèrè. Lèo z'a de assebin que cé choléra sè volliâvè éteindrè tot coumeint lo piapâo tantqu'è pè Malapalud et lo Maubordzet, et noutron gouvernement a écrit ai préfets qu'ont écrit ai syndiquo qu'ont écrit ai màido qu'ont écrit ai z'inspetteu dâo bêta et ai sadze-fennès que sè faillâi gaillâ précauchenâ, remoa totès lè coffiâ dè pertot, pas tant bâirè d'hédhie, medzi dâi fins boccons et s'eimpestâ dè cliâo drouguès que font cheintrè tant mau, mà que preservont, à cein que diont; enfin quiet! fèrè cein qu'on crâi lo meillâo.

A l'avi que lo syndiquo dè Catsetalotta a reçu lo décret dâo préfet, l'a prâi sè mésourès tot lo drâi et lài a repondu que lo choléra poivè veni, que l'étioint fermo quie dein tot lo veladzo et que poivont fèrè face à tot.

Quand lo préfet à cein vu, sè peinsâ que coumeint sont dâi tot malins pè Catsetalotta, l'étioint dein lo casd'avâi trovâ lo vretablio remido po cé choléra, et modâ po allâ demandâ ao syndiquo cein que l'avâi émaginâ, po fèrè rappoo ao Conset d'Etat.

Ye va don, et quand demandâ ao syndiquo cein que l'avâi fè po ètrè tant su dè se n'affèrè, l'autro lài repond :

— Eh bin, monsu lo préfet, quand y'é reçu voutra lettra y'é fè senâ lo coumon, et coumeint n'ein dein noutron veladzo 'na populachon dè 124 habiteints, ein compteint lè fennès et lè z'einfants, y'é menâ mè z'homme ao cemetiro et lèo z'é fè crosâ 124 foussès.

ANTOINETTE-MARCELINE.

I

Avant l'établissement des chemins de fer, la diligence d'Angoulême à Barbezieux s'arrêtait volontiers au hameau de Petignac, dont l'aubergiste, Breuil, avait la réputation de fort bien traiter les voyageurs.

Vers la fin de juillet, une jeune paysanne sortit d'une ruelle voisine de l'auberge et demanda si la voiture publique tarderait à passer.

On lui répondit que non.

— Alors, songea-t-elle, je puis aller à sa rencontre.

Il fallait pour cela gravir une pente assez rapide, laquelle s'étend jusqu'à l'endroit nommé Pontabrac.

Ce qui stimulait ainsi Marceline Bertal était un mélange d'inquiétude et d'impatience qu'elle eût vainement essayé de contenir.

Parvenue au sommet et n'apercevant rien encore, la jeune fille résolut d'attendre. Elle choisit pour siège une borne milliaire, non sans murmurer à mi-voix :

— Jean-Louis reviendra-t-il aujourd'hui ; et s'il ne vient pas, sera-ce de bon augure ?

Marceline s'abandonnait à ses méditations, lorsque déboucha d'un sentier qui lui faisait face une seconde paysanne aussi disposée à bavarder que la première semblait l'être à demeurer silencieuse.

En effet, du plus loin que la survenante put se faire entendre :

— Va ! va ! cria-t-elle, si tu comptes épouser Jean-Louis, tu te trompes joliment !

A cette apostrophe, Marceline leva les yeux et, reconnaissant la personne :

— Vous, La Giraude ! qu'est-ce qui vous amène ici, quand vous aviez l'air si occupé tout-à-l'heure dans votre maison ?

— Un brin de curiosité, ma petite. C'est mon droit, je pense ?

— Oh ! oui ! remarqua Marceline. Dès que je suis exposée à ressentir du chagrin, vous devez être là pour vous en réjouir.

— Avoue, entre nous, que tu cours après ce chagrin-là ! Pourquoi t'entêter à vouloir devenir M^{me} Dutilleul, quand les parents de Jean-Louis ont déclaré que ce mariage ne leur plaisait point ?

— Ils peuvent changer d'avis.

— Non.

— En tous cas, reprit fièrement Marceline, que l'air moqueur de La Giraude irritait plus que son langage, si nous sommes deux à désirer Jean-Louis, on sait qu'il me préfère.

— Aujourd'hui ! Mais lui aussi peut changer.

— Non ! répondit à son tour la première paysanne, avec un sourire empreint d'une telle conviction, que La Giraude, blessée au vif, se redressa, les poings sur la hanche et le regard brillant de colère.

Profitons de ce moment pour comparer les deux femmes.

Autant Marceline représentait la grâce touchante, séduisante, avec ses yeux bleus, sa chevelure presque brune et sa taille flexible, élancée, autant La Giraude, plus âgée, au teint roux, aux traits énergiques, aux allures viriles, empruntant une crânerie à la façon de nouer son mouchoir de tête (originalité remarquable chez les Charentaises comme chez les Bordelaises), personnifiait l'effronterie aisée à se doubler de méchanceté.

Une scène fâcheuse paraissait imminente. Elle n'eut heureusement pas le temps de se déclarer.

La diligence, retour de Barbezieux, atteignait le plateau de Pontabrac. Aussitôt et sans que l'attelage eut besoin de faire halte, un voyageur, descendu de l'impériale, se dirigea vers le groupe féminin.

Deux exclamations se confondirent à son aspect :

— Jean-Louis !

Mais dans l'une se démêlait une sincère joie et dans l'autre une sorte d'appréhension.

C'est pourquoi, tandis que Marceline avançait vers Jean-Louis déjà dépassé par la voiture, La Giraude, présentant une situation désagréable, aimait mieux regagner le sentier couvert, où elle disparut en un clin d'œil.

Le jeune homme et la jeune fille étaient réunis.

— Eh bien ? demanda-t-elle, avec autant de crainte que d'espérance.

— Non !

C'était bref ; mais suffisant néanmoins pour qu'ils se comprissent. Les vives couleurs de Marceline firent place à une pâleur de marbre.

Jean-Louis, aussi profondément troublé, eut à peine le temps de la soutenir. Elle serait tombée. Ils se croyaient seuls. Ils s'assirent. Alors, une incomensurable douleur éclatant, tous les deux fondirent en larmes.

La Giraude, comme bien vous pensez, avait simplement dissimulé sa présence. Une curiosité dévorante la